

» fense; mais comme vous abandonnez sa cause, sachez que
 » lui aussi va vous abandonner, et que sa justice punira enfin
 » votre ingratitude et vos crimes. Avez-vous donc oublié,
 » vassal parjure, que vous avez violé la foi que vous deviez
 » au roi de France votre souverain? ne vous souvient-il plus,
 » prince infâme, de l'assassinat du saint archevêque de Can-
 » torbéry? »

A ces reproches sanglants qui lui étaient faits devant toute sa cour, Henri changea de couleur, et son visage prit l'expression d'une rage concentrée; mais Héraclius, sans paraître troublé, continua : « Ne croyez pas que je redoute
 » les effets de la fureur que je vois sur votre visage; frappez-
 » moi comme vous avez frappé saint Thomas; et que mon
 » martyr apprenne à l'univers que vous êtes plus cruel et
 » plus impie que les Sarrasins. » Telle était la crainte qu'inspiraient les prêtres de cette époque, que le roi ne pouvant plus se contenir et n'osant point se venger, quitta l'assemblée.

Avant le retour d'Héraclius en Italie, le pape Lucius était mort à Vérone, le 24 novembre 1185, et avait été enterré dans la cathédrale de cette ville.

URBAIN III,

ISAAC L'ANGE,
 empereur d'Orient.

177^e PAPE.

PHILIPPE AUGUSTE,
 roi de France.

Élection d'Urbain. — L'empereur Frédéric décerne le titre de César à son fils. — Querelle entre le pape et l'empereur. — Plaintes de Frédéric Barberousse contre le pape. — Lettres des évêques allemands au saint-père. — Urbain est chassé de Vérone. — Conquêtes du sultan Saladin. — Mort du pape.

Après la mort de Lucius, le Milanais Hubert Crivelli, cardinal de Saint-Laurent et métropolitain de Milan, fut proclamé pontife par le sacré collège sous le nom d'Urbain III.

Frédéric Barberousse, qui songeait à s'assurer la domination de l'Italie, profita du moment de répit que lui donnait la mort du pape et le soin d'une nouvelle élection, pour marier Henri, son fils, avec Constance, fille posthume du roi Roger, et tante de Guillaume II, qui régnait alors sur les états de Sicile. Ce mariage avait été célébré à Milan le 27 janvier 1186; et à la suite de la cérémonie, l'empereur avait été couronné par le métropolitain de Vienne, Henri par le patriarche d'Aquilée, et Constance par un prélat allemand. Ensuite Frédéric avait solennellement déclaré son fils César et lui avait déferé l'autorité impériale.

Mais Urbain, qui dans l'intervalle avait été élu pape, montra aussitôt des intentions hostiles à l'empereur, et refusa de

confirmer la déclaration du souverain et le mariage du jeune roi, sous prétexte que cette union menaçait d'asservir l'Église romaine; il reprocha à Frédéric l'usurpation des biens légués par la comtesse Mathilde à Saint-Pierre; il l'accusa de voler les héritages des évêques après leur mort, et d'obliger leurs successeurs à vivre d'extorsions; enfin il le menaça de l'excommunication, s'il ne restituait aux monastères d'hommes et de femmes les richesses qu'il leur avait enlevées, en les accusant faussement de les employer à des débauches. Toutes ces imputations, quoique fondées, n'étaient que des prétextes pour justifier la conduite du pape; quant au véritable motif de son opposition, il prenait sa source dans un sentiment de cupidité; Urbain convoitait pour le saint-siège l'héritage du roi Guillaume, qui était sans enfants et paraissait menacé d'une mort prochaine.

Henri se trouvait encore en Lombardie lors de la déclaration du saint-père; il revint aussitôt sur ses pas, bien résolu à tirer vengeance de la cour de Rome. Il s'attaqua d'abord à un évêque qu'il rencontra sur sa route, et auquel il demanda impérieusement de qui il avait reçu l'investiture; sur sa réponse qu'il avait été ordonné par Urbain, parce qu'il ne possédait ni régales, ni officiers, ni cours royales, le jeune prince s'emporta contre lui et le fit frapper par ses gens. Il traita encore plus cruellement un légat qui portait à Rome des sommes considérables; il s'empara de l'argent de vive force; et pour punir l'ecclésiastique de la résistance qu'il avait faite, il lui fit couper le nez.

Urbain cita aussitôt l'empereur et son fils à Rome pour être jugés par un concile, les menaçant d'une excommunica-

tion terrible s'ils refusaient d'obtempérer à ses ordres. Non-seulement les deux princes méprisèrent les menaces d'Urbain, mais encore ils redoublèrent de sévérité envers les prélats qui soutenaient le parti du pontife; ils fermèrent les passages des Alpes et des pays voisins pour empêcher les ecclésiastiques de passer d'Italie en Allemagne, et pour arrêter les Allemands qui voudraient se rendre à la cour de Rome. Ensuite ils convoquèrent à Geilenshusen tous les prélats et les seigneurs du royaume.

Frédéric ouvrit la séance par le discours suivant: « Seigneurs et évêques, vous savez de quelle manière nous sommes » attaqué par le saint-siège, sans avoir manqué au respect » et à l'obéissance que nous lui avons promis. Cependant » l'ambitieux pontife qui gouverne aujourd'hui l'Église veut » ruiner les privilèges de notre empire, afin d'arracher plus » facilement la couronne du front de nos successeurs. Il prétend qu'aucun laïque, quelle que soit sa dignité, ne doit » prendre les dîmes que les peuples payent à ceux qui servent » l'autel; qu'il est injuste que les rois s'attribuent le droit » d'avouerie sur les terres ou sur les vassaux de l'Église, et » que les prélats seuls doivent en jouir librement.

» Toutes ces exigences sont contraires aux usages de l'empire, et nous ne croyons pas qu'on puisse changer les anciennes coutumes pour obéir à un prêtre; néanmoins, pour montrer combien nous désirons la paix avec le pape, nous nous conformerons aux décisions que prendra cette assemblée. »

Alors Conrad, métropolitain de Mayence, se leva et répondit au prince: « Cette affaire est grave, seigneur, et il

» n'est pas possible de la résoudre légèrement. Nous écrivons
 » d'abord au pontife, pour l'exhorter à la paix et à vous
 » rendre justice. » Tous les Pères accédèrent à cette proposition, et une lettre synodale fut adressée au saint-père.

Dans cet écrit, les évêques d'Allemagne se montrèrent profondément affligés de la discorde qui s'était élevée entre l'autel et le trône; ils reprochèrent au pontife l'abus qu'il faisait de son autorité en voulant anéantir la puissance impériale, en lui enlevant ses privilèges et en empiétant chaque jour sur ses prérogatives.

Malgré le vif mécontentement qu'Urbain éprouva de la lettre des prélats d'Allemagne, il n'en demeura pas moins ferme dans sa résolution d'excommunier l'empereur, et il le cita à Vérone pour qu'il eût à s'entendre juger et anathématiser. Cette nouvelle démarche du saint-père ne lui réussit pas : les habitants de Vérone, effrayés des conséquences qui pouvaient résulter pour eux de l'inimitié de Frédéric, chassèrent le pape de leur cité, et l'obligèrent à se réfugier à Venise. Dans cette ville, Urbain reprit tous les avantages de sa position; il parvint même à former une ligue contre l'empereur, et à organiser une armée qu'il destinait à secourir la terre sainte.

Mais au moment où il commençait à effectuer l'embarquement des troupes, il apprit que le sultan Saladin, après avoir battu l'armée chrétienne et fait prisonnier le roi Guy de Lusignan à la journée de Tibériade, s'était emparé de la ville de Jérusalem, et avait subjugué tout le royaume. Urbain en éprouva un chagrin si violent qu'il tomba malade, et mourut trois jours après, le 19 octobre 1187.

GRÉGOIRE VIII,

ISAAC L'ANGE,
empereur d'Orient.

178^e PAPE.

PHILIPPE AUGUSTE,
roi de France.

Élection de Grégoire VIII. — Commencements de son pontificat. — Consternation des chrétiens à la nouvelle de la prise de Jérusalem. — Sous l'impression de ce désastre, les cardinaux s'engagent à renoncer à leur vie voluptueuse et débauchée. — Le pape négocie la paix entre les Génois et les Pisans. — Mort de Grégoire.

Albert, prêtre-cardinal du titre de Saint-Laurent et chancelier de l'Église romaine, succéda par une élection canonique à Urbain III : il fut intronisé sous le nom de Grégoire VIII, et consacré le dimanche suivant.

Bénévent était la patrie du nouveau pape, qui, d'après le témoignage des historiens, était savant, éloquent, de mœurs pures et austères. Comme son prédécesseur, il avait éprouvé une grande tristesse à la nouvelle de la prise de Jérusalem : aussi, dès qu'il fut sur le trône pontifical, il envoya ses moines dans tous les royaumes chrétiens prêcher de nouvelles croisades, afin de ranimer le zèle des fidèles pour la délivrance de la terre sainte. Par ses ordres, les missionnaires promettaient les indulgences plénières à ceux qui entreprendraient le voyage en Palestine ou qui fourniraient de l'argent aux besoins des croisés.

Pour Grégoire VIII comme pour ses prédécesseurs la religion n'était pas le seul motif qui les déterminait à soutenir

les chrétiens d'Orient contre les infidèles; l'espoir de relever en Asie l'autorité du saint-siège et d'asservir l'Église grecque agissait plus puissamment sur l'esprit de ces papes. Du reste, cette politique n'était autre que celle suivie à Rome depuis le règne de Grégoire le Grand.

Un auteur contemporain, Roger Hoveden, rapporte dans ses Annales, que la prise de Jérusalem produisit un effet si terrible sur tous les esprits, que les cardinaux romains s'engagèrent tous par écrit à renoncer à leurs concubines, à ne point monter à cheval, à ne point aller à la chasse aussi longtemps que la terre sainte resterait au pouvoir des infidèles. Plusieurs même firent serment de se croiser, et d'aller à la tête des pèlerins jusqu'en Syrie. Mais, ajoute-t-il, cet accès de dévotion ne dura que quelques jours, et bientôt tous reprirent leur train de vie accoutumé.

Grégoire fut distrait de sa douleur par une négociation difficile qu'il entreprit pour réconcilier Pise et Gènes, deux villes rivales et très-puissantes. Son intention était de réunir les forces de ces deux républiques pour les pousser dans la guerre de Palestine. Déjà ses ouvertures avaient été favorablement accueillies des Pisans, il les avait même décidés à joindre toutes leurs forces de terre et de mer à celles des croisés; déjà les Génois lui avaient envoyé des ambassadeurs pour traiter de la paix avec les habitants de Pise, lorsque, fort heureusement pour les peuples, il fut attaqué d'une fièvre violente qui retarda les désastres d'une nouvelle croisade. Le pape mourut après quelques jours de maladie, le 16 décembre 1187, ayant occupé le saint-siège pendant deux mois.

CLÉMENT III,

ISAAC L'ANGE,
empereur d'Orient.

179^e PAPE.

PHILIPPE AUGUSTE,
roi de France.

Élection de Clément III. — Traité entre le pape et les Romains. —

Clément poursuit les projets de ses prédécesseurs relativement à la terre sainte. — Fanatisme des croisés de France, d'Angleterre et d'Allemagne. — Règlements pour la nouvelle croisade. — Dîme saladin. — Fin du schisme d'Écosse. — Privilège accordé au roi d'Écosse. — Querelles entre le pape et le roi de France. — Mort de Clément III.

Paul ou Paulin, cardinal évêque de Palestrine et Romain de naissance, fut élu sous le nom de Clément III, pour succéder à Grégoire VIII. La cérémonie de sa consécration eut lieu à Pise quelques jours après la mort de son prédécesseur.

A peine assis sur le trône de saint Pierre, son premier soin fut de mettre un terme aux divisions qui existaient entre le peuple de Rome et le saint-siège. A cet effet, il envoya des députés au sénat et au préfet pour prendre des arrangements relativement à la ville de Tusculum, qui était l'objet principal de la discorde, et dont les papes revendiquaient la possession au préjudice de la cité. Ses ambassadeurs apportèrent dans la négociation une extrême habileté, ils surent faire valoir aux Romains la perte qu'ils éprouveraient si les papes étaient obligés de choisir une autre cité pour leur résidence; ils les supplièrent de ne pas concourir eux-mêmes à la ruine de